

VIANNEY DE BOISREDON

STEPPE BY STEPPE

Une aventure initiatique en stop
et chez l'habitant jusqu'aux portes de la Chine



Flammarion

Steppe by steppe

Vianney de Boisredon

Steppe by steppe

*Une aventure initiatique
en stop et chez l'habitant
jusqu'aux portes de la Chine*

Flammarion

© Flammarion, 2024.
ISBN : 978-2-0804-3943-7

*À mon grand-père Alban, qui, dès mon retour,
m'a subtilement invité à prendre la plume.*

Préface

Je n'ai jamais fait de stop. Mes voyages ont toujours été construits, sans vagabondage, avec un minimum de contrôle des contraintes et des objectifs. Quand on marche ou qu'on pédale, ce que j'ai expérimenté au long cours sur tous les continents, on va quelque part, même si l'essentiel se passe en chemin grâce à tout ce qu'on n'a pas prévu. Et c'est là que commence l'aventure.

Dans son récit, Vianney découvre très vite que le stop, ainsi que le lecteur qui comme moi n'aurait jamais levé le pouce, est aussi une rude école. Une autre école de l'aventure. Elle éprouve la patience, la volonté, les programmes. Elle commence par la solitude existentielle sur le bord de la route et expose son élève au hasard, à ce qui vient, ou pas, mais aussi à la Providence, qui pourvoit, en l'occurrence, tôt ou tard un passeur, un sauveur provisoire. Premier enseignement : elle brise l'orgueil, elle « humilifie » ! Comme savent aussi le faire 40 kilomètres à pied sous la pluie, le ventre creux. Et de cette fragilité, l'auto-stoppeur va faire son miel, un miel de rencontres plus abracadabrantes les unes que les autres, maillons d'une chaîne qui ont ceci

Steppe by steppe

en commun qu'ils révèlent le meilleur de l'humanité : le don gratuit, la générosité, la charité. L'auto-stoppeur rend bon. Comme un moine bouddhiste partant dans les rues mendier avec sa sébile. À condition d'être patient et souriant comme l'est Vianney, quitte à se forcer un peu quand il est ravagé par une tourista, ou terrorisé par la conduite d'un Fangio.

C'est aussi un acte de foi. De foi en l'autre. De confiance réciproque. Vianney pénètre ainsi d'un coup d'un seul des bulles d'altérité dans un éternel recommencement. Il devient alors confident, conseiller conjugal, psychothérapeute, ami de passage, éphémère, et souvent l'hôte d'une nuit, l'étranger, l'ambassadeur, l'amuseur. Il est parfois le miroir de la solitude de l'autre qui est soudain brisée comme par enchantement. Et l'on découvre que l'homme est un animal foncièrement social, relié, solidaire. Même si les destins ne font que se croiser. C'est encore plus beau lorsque c'est inutile. Car rien n'est inutile.

Au fil des semaines et des épreuves, Vianney devient cobaye en fraternité, étudiant en « triple master de bonté, altruisme et sagesse » auprès de ses frères en humanité. Au-delà et par-delà leurs différences, il touche du doigt ce que j'ai tant éprouvé moi-même dans les replis du monde, ce PPCD du cœur, ce plus petit commun dénominateur de bonté que nous partageons avec tous nos semblables. Et c'est rassurant aux heures de doutes que l'actualité ne manque pas de nous instiller en ces années de guerres post-Covid. Alors qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait la rencontre, la beauté des paysages, le souffle de la liberté, celle d'avoir choisi ce *modus operandi*, et de tenter coûte que coûte de s'y tenir.

Préface

On découvre aussi tout l'écosystème de la route avec l'univers des camionneurs, forçats du mondialisme et des échanges transnationaux, aux vies de navigateurs terrestres, dans leurs épreuves solitaires et contemplatives. Point n'est besoin ici de « faire » un tour du monde, de conquérir un sommet, de traverser un océan, d'accomplir un exploit. Car l'aventure, ce sont les autres. Rien de plus dur et modeste finalement que de lever le pouce et de choisir la vulnérabilité et la pauvreté. Ne serait-ce qu'un temps. Et d'affronter positivement un nombre incalculable de galères. Qu'importe qu'il s'agisse d'aller boire un *Thé à Shanghai*¹, ou d'aller cavalier dans les neiges du Kirghizistan. Ici l'altruisme n'est pas apporté par le voyageur, mais par chaque maillon de cette chaîne de conducteurs qui, spontanément, répondant à un secret appel, ont rendu le rêve de Vianney possible. Il en est revenu transformé, renforcé, gonflé de gratitude envers la vie et ceux qui ont eu moins de chance que lui. Redevable donc... Débiteur. Et le lecteur avec. Ce n'est pas le moindre des vertus de son manifeste philanthrope.

Mettez-vous avec lui sur le bord de la route, levez le pouce et partez là où le vent de l'aventure vous poussera !

ALEXANDRE POUSSIN

1. Référence au livre de Jamel Balhi *Un thé à Shanghai* (Presses de la Renaissance). Comme Vianney, il a répondu à cet étrange appel de la route pour boire une tasse de thé chez un ami à Shanghai. Il a choisi d'y aller en courant, sans logistique et sans assistance, parcourant entre 60 et 80 kilomètres par jour.

*« Il meurt lentement
Celui qui ne voyage pas,
Celui qui ne lit pas,
Celui qui n'écoute pas de musique,
Celui qui ne sait pas trouver
Grâce à ses yeux.*

*Vis maintenant !
Risque-toi aujourd'hui !
Agis tout de suite !
Ne te laisse pas mourir lentement ! »*

Martha Medeiros, Morre Lentamente



Mer du Nord

FRANCE

Aix-en-Provence

Nice

Venise

Florence

Trieste

SLOVÉNIE

CROATIE

Dubrovnik

ITALIE

MONTÉNÉGRO

MACÉDOINE DU NORD

Kotor

Tirana

ALBANIE

Ohrid

Thessalonique

GRÈCE

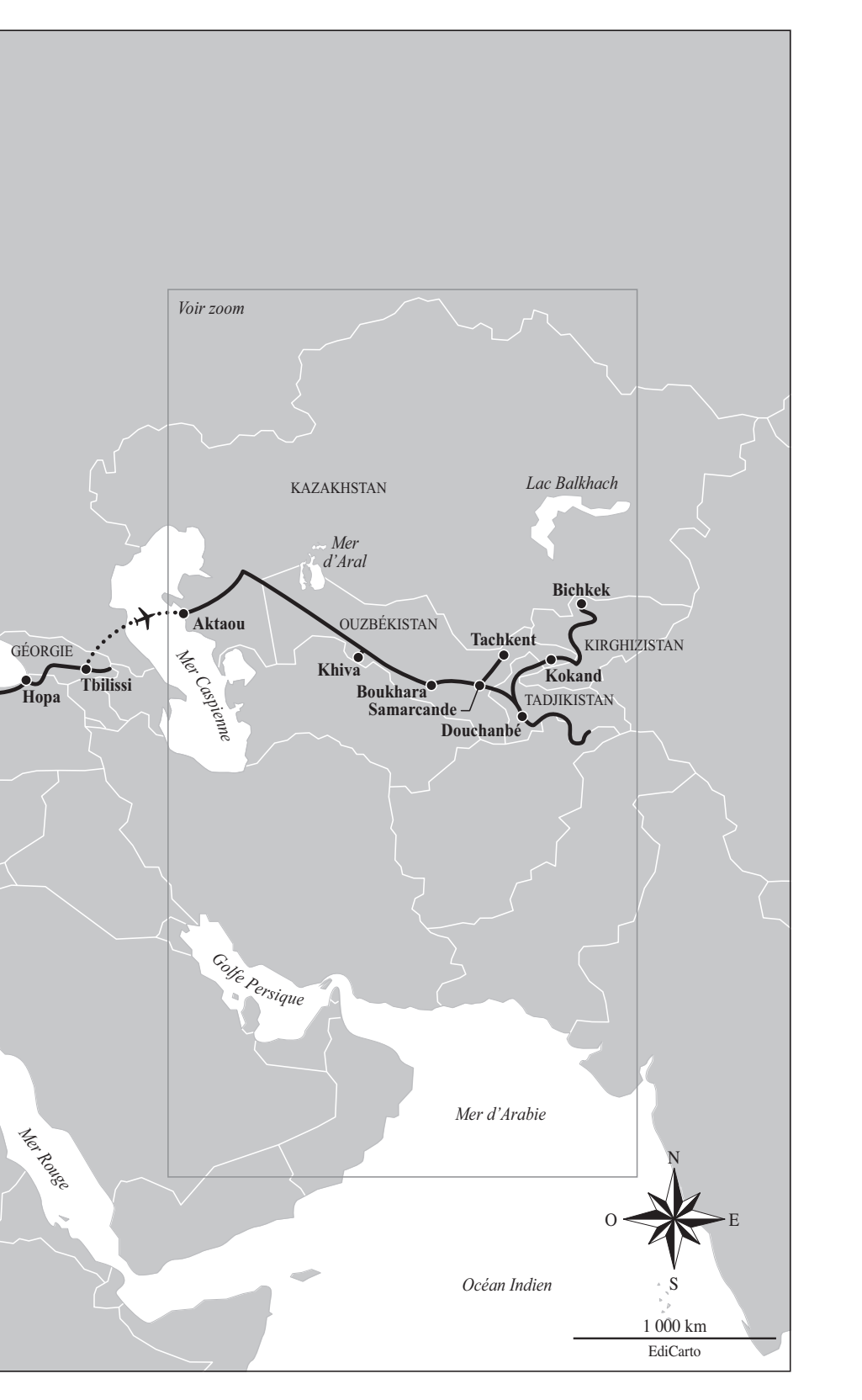
Istanbul

Mer Noire

Ankara

TURQUIE

Mer Méditerranée



Le murmure de la steppe

L'appel des grands espaces

Tout commence par une voix mystérieuse, une sorte de murmure intérieur à peine audible dans la cacophonie d'une vie moderne bien remplie. Cette flamme m'habite en continu pendant ma dernière année d'études. Sans comprendre pourquoi, je suis invité à prendre la route vers une « terre promise ». Inspiré par le vent d'une promesse, je contracte le syndrome de Marco Polo que Cédric Gras décrit si bien : « Convocation de l'Est, étrange appel de l'Eurasie [...] labyrinthe aux pistes innombrables comme une chevelure au vent. Les mille bras d'une route fantasmée par l'Occident¹. » L'appel de la steppe est mystérieux, profond, inexplicable.

Comme le disait Joseph Kessel, les grands voyages ont ceci de merveilleux que « leur enchantement commence avant le départ même... On ouvre les atlas, on rêve sur les cartes. On répète les noms

1. *Saisons du voyage*, Cédric Gras, Folio, 2021.

Steppe by steppe

magnifiques des villes inconnues¹ ». Dans mon cas, ce furent Achgabat, Samarcande, Khiva, Tachkent, Bichkek, Aktaou, Douchanbé... La richesse de ces civilisations passées me galvanise. Le désintérêt qu'on leur porte me séduit plus encore. Depuis quelques années, je sonde ces vieilles cités exhalant un parfum exotique de nostalgie et de désolation qui ne fait plus fantasmer grand monde. C'est précisément cela qui me fait rêver.

Mois après mois, l'idée germe. Depuis l'open space d'une start-up parisienne, je n'arrive plus à me concentrer sur des tâches futiles. J'ai le sentiment d'étouffer dans cette *fast life*, ce tourbillon de surconsommation, d'entre-soi, d'échanges vides de sens. Les discussions superficielles portant sur l'étalage de sa réussite professionnelle, le bon niveau de salaire ou encore la course frénétique à l'emprunt immobilier ou à l'accumulation de biens me fatiguent. Las de cette optimisation perpétuelle de chaque millième de seconde, je me sens éreinté par l'esclavage du temps et de l'argent, véritables diktats des temps modernes. J'ai besoin d'ouvrir en grand la porte de la liberté et de m'affranchir des contraintes qui pèsent sur moi. Je souhaite entrer dans un autre rapport au temps : le temps long, le moment présent, vivre intensément ici et maintenant.

Plus j'y pense, plus mon désir se renforce. Plus je me documente, plus je deviens curieux. Entre taïga, montagne, désert et steppe, un terrain de jeu infini s'ouvre à moi pour rassasier cette soif de liberté et

1. *La Vallée des rubis*, Joseph Kessel, Folio, 1994.

Le murmure de la steppe

d'ailleurs. Moïse cherche sa terre promise par-delà le désert, Christophe Colomb par-delà l'océan, et Elon Musk sur la planète Mars. Moi, je la cherche dans les territoires oubliés de l'ex-URSS. Ce murmure, à peine audible au départ, devient un cri impossible à ignorer. L'appel est trop puissant. Il faut que je tente de réaliser ce rêve pour confronter mes idéaux à la réalité. L'Esprit souffle, je le suis. Arpenter ces vastes régions hostiles à peine foulées par l'humain me grise. Je souhaite ressentir cette ivresse des grands espaces. Mon rêve ultime est de parcourir à cheval ces immensités inhabitées d'une beauté époustouflante. Mais parviendrai-je à l'accomplir ?

L'auto-steppe : une quête vers l'autre, miroir de moi-même

Appartenant à une génération qui se pose des questions sur le sens de ses engagements et de son rôle à jouer dans la société, je ne suis en quête ni d'exotisme, ni de reconnaissance, ni – encore moins – d'héroïsme. Ma recherche est plus humble : faire un grand pas vers l'autre, si différent de moi, pour mieux comprendre le monde et ses enjeux. L'étude de la philosophie, des relations internationales, de l'économie et du commerce ainsi que des échanges universitaires, des stages à l'étranger et quelques précédents voyages ont creusé un appétit insatiable de naviguer dans ce monde troublé et troublant. À travers la richesse et la diversité humaines, je souhaite rassasier ma soif de décrypter le monde.

Steppe by steppe

Je veux troquer une forme de savoir-faire acquise dans mes études et mes expériences professionnelles pour un savoir-vivre et un savoir-être dans un monde semé de sables mouvants. Ces choses-là ne s'apprennent pas assis sur son canapé, derrière un smartphone ou dans un amphithéâtre. J'ai le souhait de me diriger vers ces contrées reculées de l'ex-URSS. Je parle de ces fameux pays en « stan » : le Kazakhstan, l'Ouzbékistan, le Tadjikistan, le Turkménistan ou encore le Kirghizistan, dont nous connaissons si peu de choses et, dans certains cas, ignorons jusqu'à la propre existence. Chercher à comprendre la réalité de ces pays, les modes de vie et les mentalités de leurs peuples me fait profondément vibrer. Voyager en stop et loger chez l'habitant est le meilleur moyen que j'ai trouvé pour entrer directement en relation avec l'autre.

À 25 ans, ma vie étudiante derrière moi, je me lance donc dans ce projet de voyage singulier : rejoindre les steppes d'Asie centrale en levant le pouce et grâce à l'hospitalité des habitants. En un terme plus réducteur, je m'apprête à pratiquer l'*autosteppe*. Par cette démarche, je fais le pari de me rendre totalement vulnérable en comptant sur le bon vouloir d'autrui. Je souhaite expérimenter cette fragilité, cette solitude et ce lâcher-prise qu'implique une liberté assumée. Le but d'un tel projet est de s'habituer à l'aléatoire, à l'incertitude et à l'inconnu pour mieux l'appréhender dans ma vie future. En mettant ma vie quotidienne en jachère pendant un temps, je m'attends à être bousculé dans mes certitudes. Parfois, il me faudra oser questionner l'évidence. Avancer vers les steppes est un prétexte pour me frotter à

Le murmure de la steppe

des mondes étrangers. En somme, j'aspire à être libre. Mais la liberté est-elle un mirage ? Quelles sont ses limites ? L'aventure est-elle encore possible au XXI^e siècle ? Je souhaite l'explorer pour définir mon propre possible.

Sans la moindre idée de ce qui m'attend, je fais un saut dans le vide. Mais, comme dans tout projet, les choses se passent rarement comme prévu. Au-delà de l'itinéraire géographique, la quête de l'autre a creusé un sillon à l'intérieur de moi, vers mon être profond. Ce récit oscille d'allers-retours entre le voyage géographique et le voyage introspectif. D'un tel périple initiatique, je ne suis pas revenu totalement indemne. L'aurais-je vraiment entrepris si j'avais su tout ce qu'il allait impliquer ?

D'un rêve à l'exécution

Le doute

La préparation d'un tel voyage est un véritable chemin en soi. Pendant de longs mois, un certain nombre de points restent à clarifier : le sens profond de ma démarche, le rendu final sur lequel va déboucher ce projet, et bien sûr tous les aspects pratiques d'un tel voyage : calendrier, mode de transport, lieux où dormir, équipement...

Entre le travail, la fin des études, les loisirs, les amis, les distractions et ma procrastination invouée, la plupart de ces décisions ne sont prises qu'en septembre, soit une quinzaine de jours à peine avant mon départ. Pendant ces mois de gestation, je laisse mes proches dans le flou. Parfois, je me dis que j'aurais préféré ne jamais leur parler de ce projet et le couvrir bien au chaud. À chaque discussion, ce sont les mêmes questions qui reviennent sans que j'apporte de réponses claires. Cette période me paraît lente et pénible mais nécessaire. Je prends conscience que définir et, *in fine*, mener à bien ce périple inédit

Steppe by steppe

hors des sentiers balisés est un long processus de maturation qui démarre bien avant le départ.

Cette ancienne note, retrouvée récemment et écrite dans le train le 27 août, un mois jour pour jour avant mon départ, résume bien mon état d'esprit :

« Le projet mûrit à son rythme, mais dans une terre peu fertile. Je souhaite le transformer en terreau pour laisser pousser la belle graine qui émergera de ce voyage.

Pour cela, il faut déraciner les mauvaises herbes. Ces questions qui me polluent l'esprit : Pourquoi ai-je encore besoin d'un nouveau voyage ? Comment vais-je réagir face à la solitude ? Suis-je réellement capable d'entreprendre un projet si ambitieux ? Et si j'échoue ? Quel sens donner à ce voyage ? Comment gérer le retour ?

Le travail intérieur que j'entame est de faire confiance à l'avenir, être convaincu qu'il sera lumineux, paisible et beau. Oui, il y aura toujours des doutes, des épreuves, des coups durs, des peines et des angoisses. Mais il y aura aussi des joies profondes, des illuminations, des rencontres et de l'espoir. Je choisis de croire en cela. »

Pendant longtemps, l'aspect philosophique du voyage est mis en veille au détriment de considérations purement logistiques. J'aurai tout le temps de philosopher sur le chemin. Je finis par provoquer la fin de cette longue période de préparation stérile qui me semble avoir déjà trop duré.

Début septembre, *one steppe at a time*, je finalise chacun des derniers aspects pratiques. Je profite d'un

D'un rêve à l'exécution

mois ponctué de bons moments en famille et entre amis. Je règle une histoire de cœur. Car dans ces affaires-là, l'essentiel est de partir avec le cœur léger et l'esprit libre.

Ce n'est que quelques jours avant le départ que j'ai le sentiment d'avoir une idée plus claire du voyage que je souhaite. Ce sera donc un périple de trois mois uniquement en stop et en dormant sous tente ou chez l'habitant. L'argent économisé sur le logement sera reversé à une association pour réfugiés¹. En dormant chez l'habitant, j'estime cette économie à 15 euros par nuit. Il y aura une seule exception permise pendant ce défi de stop : prendre les transports en commun pour sortir des grandes villes afin de me placer à un endroit propice pour l'auto-stop. Je fais le pari que le transport et le logement viendront de la générosité des humains rencontrés sur ma route².

1. À mon retour, j'ai choisi l'association JRS France (Jesuit Refugee Service), une ONG présente dans 56 pays qui agit aux côtés des demandeurs d'asile et des réfugiés afin de lutter contre leur isolement et leur exclusion sociale. Les valeurs d'hospitalité, de fraternité et d'interculturalité sont en alignement avec mon désir d'aller à la rencontre de l'autre sans distinction sociale, ethnique ou religieuse tout au long de cette aventure. L'association agit à travers l'hébergement des réfugiés en famille d'accueil, l'apprentissage du français, l'ouverture à la culture française, le retour à l'emploi ou la découverte du milieu rural.

2. Même si voyager avec le moins d'argent possible n'a jamais été une finalité, j'ai dépensé moins de 5 euros par jour en moyenne au jour le jour pendant le voyage. Ce budget exclut l'équipement (tente, sac de couchage, tapis de sol, veste, gants, bonnet...) de 1 000 euros environ, les trois jours de balade à cheval avec un guide à 200 euros et l'avion retour depuis le Kirghizistan de 200 euros. Malheureusement, l'objectif de

Steppe by steppe

« *Winter is coming* »

Jusqu'ici, le voyage paraît bien ficelé. Un détail ne vous a pourtant pas échappé : l'hiver continental d'Asie centrale est réputé pour sa rudesse. Et il arrive à grands pas... Contraint par la fin d'un contrat d'alternance, je ne suis malheureusement pas maître des saisons. En partant début septembre d'Europe, j'atteindrai l'Asie centrale au plus tôt en novembre, à l'aube de l'hiver.

L'hiver, lui, n'a aucune pitié, aucun état d'âme. En journée et à cette saison, les températures avoisinent les $-10\text{ }^{\circ}\text{C}$. La nuit, elles approchent régulièrement les $-20\text{ }^{\circ}\text{C}$. En altitude, celles-ci peuvent facilement plonger jusqu'à $-30\text{ }^{\circ}\text{C}$. Comment attendre des heures au bord de la route dans de telles conditions ? Que se passera-t-il si je n'arrive pas à me faire accueillir chez l'habitant un soir ? Comment dormir sous tente avec un tel climat ? Pour le voyageur inexpérimenté que je suis, c'est un suicide programmé.

Le choix de partir au début de l'automne vers une des régions les moins touristiques du monde pour y entrer au cœur de l'hiver peut paraître surprenant. Quelle absurdité ! Ce froid vigoureux, je le redoute comme le silence de la nuit. Il m'est inconnu. Il m'effraie et m'attire en même temps. Mais, à ce

rentrer en train a été bousculé par une mésaventure en Turquie, que j'aurai l'occasion de vous raconter plus tard. Mon budget total s'élève donc à environ 400 euros pour les dépenses quotidiennes, principalement la nourriture, et 1 400 euros environ pour les dépenses annexes, soit un budget total de 1 800 euros sur 80 jours.

D'un rêve à l'exécution

moment précis de ma vie, j'ai besoin d'un défi, d'un nouveau souffle d'aventure.

Pour me préparer à ce climat continental extrême, j'investis dans un sac de couchage confort -12 °C, résistant jusqu'à -30 °C. Je m'équipe également d'un tapis de sol gonflable et isolant du sol. Pour ce qui est des vêtements chauds, je les achèterai en chemin. Pour la première moitié du voyage, de septembre à fin octobre, je devrais être épargné. On dit parfois que le poids de notre sac représente le poids de nos angoisses. Le mien, d'environ 11 kilogrammes, me semble encore bien trop lourd. Peut-être dois-je lâcher certaines de mes peurs ?

Je me force à voir cette contrainte comme une opportunité. Ma quête de découvrir l'autre dans son quotidien n'en sera que mieux servie. L'arrivée de l'hiver rigoureux accentue la pureté de l'âme de chaque personne rencontrée et chaque lieu traversé. Ces vastes steppes enneigées seront certes plus hostiles, mais plus authentiques. Je me connais bien. J'ai tendance à me montrer moins débrouillard dans la facilité mais je me dépasse dans l'adversité. Dans la galère, je me révèle, je puise dans mes ressources profondes. En me confrontant aux limites du temps et des saisons, je vais devoir slalomer entre les obstacles pour atteindre mon objectif.

Pourtant, cette réflexion crée de l'incertitude, générant une angoisse tenace. Arriverai-je à rallier à temps ces fameux pays en « stan » à temps ? Le compte à rebours est lancé, l'hiver continental est déjà à mes trousses.

L'échauffement hollandais

Élancé en synchronisation quasi parfaite, un de mes meilleurs amis, Sixte, s'en va de son côté découvrir les confins du monde dans quelques jours. Lui est plus ambitieux : il a l'objectif d'accomplir un tour du monde uniquement en stop sur les traces de Ludovic Hubler¹. Pour des raisons d'alizés océaniques avec en ligne de mire le voilier-stop, il prend la route vers l'ouest, pendant que je file vers l'est. Savoir qu'un de mes meilleurs amis vit une expérience comparable me donne de la force.

Pour mieux nous frotter à la réalité du stop, Sixte et moi nous échauffons en rejoignant Amsterdam au pouce levé depuis Paris en un week-end. Nous partons le samedi matin et arrivons sur place en milieu de soirée. À peine le temps d'observer les vitrines du quartier rouge et de dîner dans un restaurant chinois sordide, il nous faut déjà réfléchir à trouver un abri dans cette capitale bondée. Après quelques revers, bière à la main, nous sympathisons finalement avec un groupe de Français, dont l'une d'entre eux accepte de nous loger dans son salon. À 7 heures du matin, nous sommes déjà sur les routes pour rentrer au bercail.

Dans la douleur, nous apprenons une précieuse leçon : le dimanche matin est la hantise de l'auto-stoppeur. Pas un chat dans les rues ; nous entendons les piailllements des mouettes à des kilomètres à la ronde. Pratiquer l'auto-stop devient alors une séance de

1. Lire *Le Monde en stop : cinq années à l'école de la vie*, éditions Géorama, 2015.

D'un rêve à l'exécution

masochisme. Je retiendrai de cette expérience les longues heures à cailler sous la pluie ou à jouer au *Monopoly Deal*¹ en attendant d'être secourus. Cette première mise en bouche nous aura permis de mieux appréhender le défi colossal qui nous attend l'un et l'autre dans les jours à venir.

La poudre d'escamsteppe

À l'approche du départ, je ne me sens pas prêt pour une odyssee eurasienne si ambitieuse, mais le serai-je réellement un jour ? L'erreur serait d'attendre d'être prêt pour passer à l'action. Parfois, l'important est juste de se lancer sans se poser trop de questions : un premier pas, un deuxième, et puis un pas après l'autre, *step by step*.

Afin d'officialiser mon départ, j'organise dans un bar une soirée d'envoi avec mes amis. Je suis bien entouré : ça discute, ça boit, ça plaisante. L'ambiance est agréable et tranquille. À la fin de l'évènement, je sympathise avec le barman. En signe d'encouragement, il me fait don de son T-shirt floqué de la devise « *Take it Easy* ». L'objectif est d'emporter son T-shirt en voyage et de le lui rapporter pour la soirée de retour en décembre ! J'accepte le défi, et j'essaierai d'appliquer ce leitmotiv tout au long du chemin.

Nous sommes fin septembre, et si Dieu le veut, je serai de retour en décembre, à temps pour fêter Noël.

1. Le Monopoly Deal est une variante du Monopoly qui se joue uniquement avec les cartes.

Steppe by steppe

Gouttes de sueur au front et cœur battant, j'envoie ce message via une liste de diffusion WhatsApp de plus de 250 personnes pour annoncer mon départ.

« Bonjour à tous !

Breaking news : ça y est, demain, je me lance dans un périple en stop à travers l'Europe jusqu'aux portes de la Chine !

L'idée est de voyager dans la gratuité, dans la simplicité, et surtout dans la rencontre de l'autre. C'est pourquoi j'ai choisi de me déplacer uniquement en stop et de dormir chez l'habitant (ou sous ma tente lorsque cela n'est pas possible).

Je vous remercie pour votre soutien, vos encouragements et votre amitié ! Je confie cette aventure et tous les humains que je vais rencontrer sur ma route à vos prières.

En route vers les steppes ! »

Les dernières heures avant mon départ, je ressens ce besoin grandissant de cesser de *faire*, et de commencer à *être*. L'appel à vivre devient trop fort. Tout excité, je me prépare chez Adrien, un de mes meilleurs amis, chez qui je viens de passer un week-end d'anniversaire de folie. Ça y est : il est temps de prendre la poudre d'escampette – ou plutôt la poudre d'escamsteppe ?

Étape 1 : L'Europe

France – Italie – Slovénie – Croatie –
Bosnie-Herzégovine – Monténégro –
Albanie – Macédoine du Nord – Grèce

Premiers pas

La clé des steppes

Baskets Nike aux pieds, béret français sur la tête, sac Quechua sur les épaules avec mon cœur en bandoulière, je balance aux orties ma routine de citadin surbooké pour me métamorphoser en loup solitaire. Ce 27 septembre, j'attaque enfin ce fameux voyage à propos duquel j'ai déjà trop bavassé. Là, tout de suite, j'ai juste envie que l'aventure déroule son tapis impétueux sous chacun de mes pas. Au départ d'Aix-en-Provence chez mon ami Adrien, je me sens serein, confiant, excité, presque impatient. À l'instant où je dépasse le portail, toutes les incertitudes et les appréhensions des derniers jours s'envolent. Sous le doux soleil de Provence, j'entame ma longue odyssée sur l'asphalte des routes d'Eurasie. Je vibre et savoure cet instant de liberté. Certains choisissent de prendre la clé des champs, j'ai préféré prendre celle des steppes.

Ma première rencontre est Mathias, un jeune Sudiste qui me régale de son reggae convivial. Son accent fait chanter les cigales et danser le soleil. Cet amateur de pastis hallucine lorsque je lui explique